

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION:
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.1

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50



Il y a une huitaine de jours, un brave Canadien se trouvait dans une buvette de la rue des Commissaires, très occupé à déguster un verre de bière, bien gagné au déchargement des navires, quand une demi-douzaine d'Anglais entrèrent, la tête haute, la mine fière et la bouche provocante.

Six contre un, l'occasion était belle, elle ne fut pas manquée.

Ces Anglais n'étaient pas du Canada, il faut le reconnaître, mais bien de ces débardeurs improvisés que certaines compagnies maritimes ont ramassés, le printemps dernier, sur le pavé de Londres, pour faire face à la grève.

On n'ignore pas que cette importation ne fut pas précisément un succès, et que beaucoup d'entre eux durent être mis à l'ombre de l'hôtel Vallée, pour mieux les protéger du soleil des quails.

Les six vauriens cherchèrent aussitôt une querelle d'allemand au Canadien, et passèrent bientôt des injures aux coups. Mal leur en prit, car, l'un après l'autre, ils allèrent s'allonger un peu rudement sur le plancher, après quoi ils prirent leurs jambes à leur cou et détalèrent avec une précipitation non dissimulée.

L'anecdote n'a rien d'extraordinaire, et plus d'un Cokney sait à quoi s'en tenir sur la valeur des muscles canadiens; mais si j'ai cru devoir en parler, c'est pour montrer une fois de plus le sang-froid et le courage de nos gens.

◆◆ Ce courage et ce sang-froid, remarquables aux jours de bataille, deviennent merveilleux en temps de paix, dans les occasions sans nombre où il faut lutter contre des dangers naturels.

La vie des hommes employés au flottage du bois est une lutte continuelle contre les obstacles, contre l'imprévu, contre des forces ennemies, lutte de tous les instants, qui exige du coup d'oeil, des muscles, du calme et un profond mépris de la mort, qui les guette et les attire.

Et c'est cette vie, cette existence spéciale menée de père en fils par plusieurs générations, qui a créé une race toute spéciale, unique au monde, qui réunit en elle au plus haut degré les qualités que nous ne retrouvons nulle part, dans aucun pays, chez aucun peuple, développées à un si grand degré.

C'est le résultat de l'atavisme de gens robustes, sains et courageux, c'est le produit merveilleux du plein airisme poussé à ses dernières limites. C'est l'opposé de l'atavisme de la population des grandes villes, nourrie d'air vicié et d'habitudes vicieuses.

Ce qui se passe en ce moment aux chutes Niagara en est un exemple frappant.

◆◆ Une compagnie de capitalistes canadiens vient de se former pour distraire des chutes du Niagara une force de cent vingt-cinq chevaux, qui sera employée à faire mouvoir d'immenses usines. Les plans des travaux ont été adoptés, l'argent est prêt, — sept millions, — et il ne s'agit plus que de les mettre à exécution; mais c'est là où la difficulté commence.

Il s'agit de construire une digue dans des conditions tellement extraordinaires que les directeurs, après avoir bien étudié les plans, ne purent s'empêcher de dire aux ingénieurs que jamais on ne pourrait trouver d'hommes pour les exécuter.

La construction des pyramides, le percement des montagnes ou des isthmes ne sont, en effet, que des jeux d'enfants à côté des difficultés à vaincre au Niagara.

—Des hommes, répondit l'ingénieur, j'en trouverai! J'emploierai des Canadiens-français.

—Des Canadiens-français! qu'ont-ils donc de plus extraordinaires que les autres hommes?

—Ils ont ce que les autres n'ont pas, messieurs, je les connais. J'ai vécu avec eux et je suis certain qu'eux seuls peuvent mener à bien ce travail gigantesque, qui étonnera le monde.

Cet ingénieur connaissait ses hommes et avait le coup d'oeil juste.

A l'endroit choisi pour la construction de la digue, la nature semble avoir accumulé toutes les difficultés imaginables, et le défi que lui porte l'homme, en ce moment, est vraiment d'une audace sans exemple, car c'est en plein torrent qu'il faut travailler, avec la menace de la mort de tous côtés.

Chaque pas, chaque mouvement ne doit être fait qu'à coup sûr, et la moindre distraction est payée de la vie de l'imprudent.

Au début des travaux, les gages offerts étant élevés, nombre d'hommes se présentèrent, mais aucun ne fut enrôlé avant d'être allé lui-même voir le lieu des travaux, ou plutôt le champ de bataille.

Beaucoup, le plus grand nombre, allèrent voir, examinèrent l'endroit, et s'en retournèrent sans rien dire, ni parler davantage d'engagement.

Le groupe qui resta se composait des forts, des hommes sans peur. Il se composait de spécimens de toutes les nations, et l'on se mit à l'oeuvre.

Tout alla bien pendant un certain temps, mais les difficultés et les dangers augmentaient à chaque pied, à chaque pied conquis sur l'ennemi tant et si bien qu'un beau matin, la plus grande partie des ouvriers s'arrêtèrent et refusèrent d'aller plus loin.

—C'est défier Dieu, disaient-ils, et il n'y a que des anges ou des démons qui peuvent finir ce travail.

On dit souvent que si Satan venait sur la terre porter un défi à l'humanité, il se trouverait un Français pour le relever et tenter la lutte.

Les Canadiens-français du Niagara ne sont ni des anges ni des démons, ils ne sont que des hommes, mais vint hommes!

Quand on vint prévenir l'ingénieur en chef que les ouvriers désertaient les travaux, et refusaient de travailler, à quelque prix que ce fût:

—Et mes Canadiens-français, mes Canadiens aussi?

—Non, monsieur l'ingénieur, les Canadiens continuent le travail.

—Ah! je le savais bien, que je pouvais compter sur eux! Que les ouvriers du monde entier s'en aillent, pourvu qu'il me reste mes Canadiens, j'arriverai!

Et les travaux continuent.

On cite un trait d'audace inouï exécuté par un de ces hommes extraordinaires, Jacques Foisy.

Il s'agissait de préciser la profondeur des rapides, qui courent à une vitesse de vingt-cinq milles à l'heure, et l'homme qui allait tenter l'aventure semblait voué à une mort certaine. Cependant, quand on demanda un volontaire, dix se présentèrent.

L'ingénieur en chef les interrogea:

—Tu n'as pas peur?

—J'connais pas ça, monsieur l'ingénieur.

—Es-tu sûr de réussir?

—Pour être sûr et certain, non, mais je ne risque que ma peau. Promettez-moi seulement d'avoir soin de mes vieux parents, qui sont restés là-bas.

Telle fut la réponse que firent presque tous ces braves, sauf un seul, Jacques Foisy, qui dit simplement:

—Je réussirai, monsieur l'ingénieur.

—Tu en es sûr?

—Sûr.

—Tu es mon homme.

Foisy construisit l'appareil qui devait le porter. Trois troncs d'arbres reliés ensemble et fixés à des câbles que devaient retenir une centaine de bras solides.

Et l'homme, armé d'une barre de fer énorme, qui devait servir à déterminer la profondeur de l'eau, prit place sur le frêle radeau, qu'on laissa glisser dans le torrent. Le moindre glissement, la plus petite distraction pouvait être fatale. Ajoutez à cela que les câbles pouvaient se briser, que l'un d'eux pouvait échapper des mains de l'escouade qui le retenait, que le radeau pouvait tourner, et qu'il fallait un ensemble parfait pour le guider, et vous pourrez à peine vous faire une idée de la situation.

Sur la rive, des milliers de personnes, la poitrine oppressée, les regards fixes, contemplaient la scène.

Foisy, calme, solide comme un roc sur son radeau tremblant, descendit le rapide, plongea sa barre, nota la profondeur, et fut ramené à la rive.

Des cris, des hurras, des exclamations couvrirent un moment le bruit terrible des chutes, et le héros mit pied à terre, aussi paisible qu'à l'ordinaire. Un médecin voulut l'ausculter. Le poulx était calme, le coeur battait comme à l'ordinaire, la respiration était normale.

Quel homme!

◆◆ Le Pape est mort!

Ce bruit se répand dans toute la ville, dans tout le pays, dans le monde entier, pendant que j'écris, et cette nouvelle, si prévue qu'elle était, n'en cause pas moins une commotion générale, non seulement chez les catholiques, mais parmi tous les peuples de croyances diverses.

D'autres plumes plus autorisées que la mienne ont déjà parlé des qualités de ce pape extraordinaire, qui fut vraiment grand, et je me bornerai à citer quelques anecdotes de la vie de Léon XIII.

Atteint, à vingt ans, de faiblesse et de malaises causés par un surmenage excessif de travail, il lutte contre la souffrance avec une énergie de fer et trouve la force d'écrire les vers suivants, qui ne sont qu'une pâle traduction:

A peine ai-je vingt ans; à peine si ma vie
Monte au-dessus de l'horizon,
Et voici qu'aux douleurs ma pauvre âme asservie
Pleure, écrasée en sa prison.

Mais qu'importent ces maux dont le fardeau m'accable!

Et dont mon coeur se rit pourtant!
Plein de dédain, je puis, maladie implacable,
Me consoler en te chantant!

J'ai perdu le sommeil; en mon corps qui s'épuise,
Sans retour la force a péri;
Pour mes yeux affaiblis toute lumière est grise,
Et mon front est comme meurtri.

La fièvre qui me ronge, en mes veines arides
Fait courir sa glace et son feu;
Ma poitrine est sans souffle et j'ai déjà des rides;
Tout en moi s'en va peu à peu;

En vain, je me flattais, sur la foi de mes rêves,
D'avoir longtemps un lendemain.
Prête à trancher le fil de mes heures trop brèves,
La mort est là sur mon chemin...

Mais qu'importe?... La peur qui fait trembler le flèche
Ne me prendra jamais au coeur;
La cruelle qu'elle est, qu'elle fasse sa tâche,
Je la vois venir en vainqueur!

Affamé d'éternel, d'une si courte vie,
Non, je ne regrette rien, Mort!
Heureux est l'exilé qui revoit sa patrie,
Et le nocher qui touche au port!

Quelques années plus tard, en 1837, il ressent les symptômes du choléra, qui faisait alors grand nombre de victimes, et fait son testament en ces termes:

"Au nom de Dieu, "Amen".

"Je laisse mon âme entre les mains de Dieu et de Marie Sanctissime. Que la divine Majesté et la Vierge bénie aient compassion de moi, pécheur!"

"Je laisse héritier de tout mon avoir mes bien chers frères, Charles et Jean-Baptiste, en parties égales, leur enjoignant l'obligation de faire dire, pour le repos de mon âme, cinquante messes par an, durant cinq années. Après ce délai, ils seront exempts de la dite charge, mais je me recommande à leur charité, afin d'augmenter le nombre des suffrages que je leur demande pour mon âme. Mes susdits héritiers seront aussi tenus de distribuer, en une seule fois, vingt écus pour secourir les pauvres besogneux de la terre de Carpineto, mon pays natal.

"Je laisse à l'oncle Antoine, comme un simple gage de mon affection respectueuse, le service de porcelaine que m'a offert son Em. le cardinal Sala.